

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 21

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185233>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

coumeint lè z'autro, que lão faut à tsacon on appliâ, et que s'agit pas d'avâi dâi crouïès bêtés, dâi z'héguès que pouéssont servi d'enseigne à n'on martchand dè bou; ne lão faut pas non plie dè elliao piqûes que vont coumeint on einludzo, cein farâi sécâore et gavouattâ lo bou, que lè z'écots sodront dâi dzévallès po sè sénâ su la route et que ne résérâi perein que lè rioutés et cauquîès pipès; ye faut dâo docilo que ne risquéyont pas dè vaissâ et que volliont bin dzourè que dévant quand l'est qu'on bâi quartet.

Franchoeis Luvi avâi du menâ sa vilhie Bronna à l'écortchâo, kâ la pourra bête étai avâolhia et n'avâi perein d'acquouet; et l'ein avâi ratsetâ iena à la faire dè Montprévâires, que l'a du pâyi onna pîce dè plie que ne peinsavé. Lo premi iadzo que l'a menâ on tsai dè bou à Lozena avoué, l'étai arretâ ein Marthérâ et ti lè Palindzâ étiot' déveron po la vouâiti.

— Et pi es-tou conteint dè ta cavala, Franchoeis Luvi, que lâi fâ ion dè leu?

— Rudo conteint, se repond, et ne regretto pas la pîce que y'é met, kâ l'est 'na rude bête et stu matin, ein décheindeint la Dzerarda (on grand cret eintré Epalindze et Lozena), se ne l'avé pas rategnâite, le passâvè à travai lo horé!

La femme hors de chez elle.

Dans un remarquable chapitre intitulé : *Visites de charité et de condoléance*, Madame de Saverny s'exprime ainsi au sujet de ces dernières :

« Il est un genre de visites bien délicates à faire, car on ne peut les ranger parmi les visites de charité, et cependant le cœur doit y apporter tout ce qu'il a de sentiments affectueux et réellement charitables. Je veux parler des visites qu'on fait aux amis atteints par la perte de leur fortune ou par celle d'une personne chère. Ce sont peut-être les plus difficiles à faire, celles où il s'agit de déployer tout ce qu'on possède de tact et de bonté. Le chagrin et l'infortune exaltent la sensibilité et la susceptibilité ; toutes deux doivent être ménagées et traitées avec une extrême douceur. A une amie qui a perdu un être cher, on tâche d'offrir les consolations possibles. Pleurer avec elle, partager ses regrets, rappeler les qualités de celui qui n'est plus, ce qu'il ou elle a fait dans les circonstances dont on a souvenir, est encore la meilleure manière d'adoucir ses regrets.

Si par hasard, — le monde est si bizarre, — on sait pertinemment que la disparition d'un parent ou d'un ami n'apporte pas le chagrin véritable que montre la personne affligée, ou que les douleurs d'un bel héritage adoucissent considérablement son deuil, on aura grand soin de ne point paraître s'en douter. Mais alors, naturellement, les consolations offertes seront moins sincères et plus banales. Tout doucement on arrivera à parler des projets d'avenir, d'un voyage nécessaire pour se remettre de l'ébranlement reçu, etc. Vous serez trouvée pleine de tact

et charmante. Cela s'appelle du savoir-vivre.

Quant à ceux de vos amis qui auront subi quelques-unes de ces pertes de fortune qui bouleversent toute une existence, allez vite les voir ; montrez-leur que vous ressentez vivement leur malheur ; voyez si bien délicatement, sans offenser leur amour-propre endolori, leur juste fierté, vous pouvez leur proposer de leur être utile, soit par une démarche auprès d'amis puissants, soit par quelque prêt d'argent. Evitez-leur surtout l'amertume de vous rien demander. C'est à vous de chercher comment vous pouvez leur rendre service en ayant l'air enchanté de leur être agréable. En un mot, mettez-vous à leur place, et soyez pour eux comme vous aimeriez qu'ils fussent pour vous en pareil cas. Surtout, ne faites point d'allusion blessante à ce qui pourrait avoir amené leur ruine, si elle provient de la faute du mari ou de quelque sottise des enfants, et ne cessez jamais de leur témoigner le même empressement à aller les voir, les recevoir et les inviter. Cette dernière reflexion s'applique à de simples relations tout autant qu'aux amis. N'oubliions pas que les gens malheureux sont deux fois plus sensibles aux bons procédés.



Les personnes qui tiennent à se lever tard et à se coucher tard liront certainement avec plaisir les observations suivantes :

« L'ancien proverbe : « se coucher de bonne heure, se lever tôt » et son équivalent : « Se lever à six, manger à dix, manger à six, se coucher à dix font vivre l'homme dix fois dix », vient de recevoir un coup mortel d'un docteur allemand, qui, sans consentir à accepter comme un fait cet axiome de la sagesse des nations, a recueilli des données nombreuses, relatives aux habitudes des personnes qui sont parvenues à un âge très avancé ; et il a trouvé que, dans la majorité des cas, les personnes qui vivaient le plus longtemps étaient celles qui avaient l'habitude de se coucher le plus tard.

Notre docteur constate que, sur chaque groupe de dix personnes qui avaient atteint l'âge de quatre-vingts ans et au-delà, huit au moins avaient l'habitude de ne point se coucher avant une ou deux heures du matin. Le docteur est d'avis que se lever de bonne heure tend plutôt à diminuer qu'à augmenter l'énergie vitale et à abréger la vie. Il soutient que c'est tout à fait une erreur de penser que les heures matinales sont les plus fortifiantes. Il les considère, au contraire, comme les plus propres à produire la fatigue ; et l'air du matin est plus dangereux, pour certaines constitutions, que l'air du soir.

Aussitôt que cette nouvelle a été connue de certains cercles, dont le membre le moins atteint de noctambulisme ne se coucherait pas avant deux heures du matin pour un empereur, il a décidé d'envoyer une adresse de félicitations à ce docteur, qui met leur conscience d'accord avec leurs goûts. »



C'était au temps de nos anciennes revues. Un capitaine se promène devant le front de sa compagnie pour s'assurer si ses hommes sont alignés et immobiles dans les rangs. Tous ont observé le commandement sauf le sapeur, un grand diable, toujours de mauvaise humeur et maugréant sans cesse contre quelque camarade. Il allait et venait derrière la compagnie d'un air furieux et cherchant quelque chose. Un loustic lui avait caché sa hache.

— Qu'est-ce que vous faites là, Bolomey ? dit le capitaine ; voulez-vous rentrer à votre place !

— Capitaine, je cherche mo n'hache.

— Qu'est-ce que vous dites ? Ne savez-vous pas que l'h est aspirée.

— Cré nom de nom ! fit le sapeur d'une voix rauque, si je tenais celui qui me l'a haspirée !...

Un assisté, très insolent de sa nature, venait chercher la soupe qu'un comité de bienfaisance distribuait gratuitement chaque jour aux pauvres de la petite ville de N... Après avoir goûté sa ration, il s'adressa au président du comité en lui disant : « Monsieur, si vous continuez à nous donner des soupes comme celle-ci, vous pourrez vous chercher des autres pauvres pour la manger. »

La scène se passe dans une des stations de la ligne de l'Ouest.

Un chef de gare, à la figure très rouge et boursouflée, mécontent du service d'un de ses employés, lui faisait le reproche de trop boire. Piqué au vif, ce dernier lui répond : « Comment, monsieur le chef, vous prétendez que c'est moi qui boit et c'est cependant votre nez qui rougit. »

Jeux d'esprit. — Le mot de l'éénigme publiée dans notre précédent numéro est : *Echo*. Le sort a désigné pour la prime M. Spengler, notaire, à Orbe.

ENIGME

Tu vas me deviner, sans faire un grand effort.
Je sers assidument une blanche maîtresse ;
Malgré moi, quelquefois, je lui donne la mort,
Sans en être puni : c'est un défaut d'adresse
De quiconque est mon conducteur.
Il n'entre dans mon corps que noirceur, que misère.
Et bien que je sois sans lueur,
Je fais renaitre la lumière.

Prime : 100 cartes de visite.

Raymond Brucker, si connu par son apostolat auprès des ouvriers de Paris, fut un jour accueilli, en passant près d'un chantier, par les cris : « Jésuite ! Jésuite ! » Brucker va droit aux ouvriers, s'approche de celui qui criait le plus fort, et lui frappant familièrement sur l'épaule, se contente de lui dire : « Flatteur, va ! » — Le succès fut complet.

Le baron de M., de retour de la chasse, a ramené un campagnard dont il veut faire un valet de pied. Le paysan n'a pas encore la langue fleurie des valets parisiens. Un jour à l'heure du dîner, le baron, retenu pour affaires, le charge d'un mot d'excuse pour sa femme.

Le valet revient.

— Qu'a répondu la baronne ?

— La baronne n'a rien dit, mais elle a fait une gueule !

Un monsieur, se prétendant savant et parlant beaucoup, n'était pas éloigné de croire que nous descendons des singes.

— Mais, mon ami, lui répond sa femme, tu n'y penses pas, tu ne voudras pas me faire croire que ta fille et moi, nous ne sommes que des guenons plus ou moins perfectionnées ?

— Je t'assure bien, chère amie, que pour ma part, je n'ai pas la moindre répugnance à compter un ou plusieurs singes parmi mes ancêtres.

— Toi, toi, je ne dis pas, puisque tu y tiens ; mon Dieu, tu ne te trouves donc pas déjà assez bête comme celà !

Le mari fut décontenancé par ce compliment et sentit s'évanouir toute son éloquence.

EN POLICE CORRECTIONNELLE :

Le juge. — Accusé, combien de sacs de pommes de terre avouez-vous avoir volé au plaignant ?

L'accusé. — Sept, mon président, dont trois lundi soir, et deux le lendemain.

Le juge. — Mais cela ne fait que cinq sacs.

L'accusé. — Oui, mais je me propose d'aller prendre les deux autres en sortant d'ici...

Casino-Théâtre. — Lundi 26 mai, 2me représentation du *Petit Duc*. Ce charmant opéra comique, qui a fait salle comble hier soir a enchanté tout le monde. Costumes frais, riches et variés, interprétation excellente, scènes pleines de gaîté et d'entrain, musique aux motifs gracieux et entraînantes, rien ne manque à cette œuvre qui a fait courir tout Paris l'année dernière et qui va faire maintenant courir tout Lausanne et ses environs.

Mercredi : *La dame blanche*.

L. MONNET.

PIANOS GARANTIS

J.-S. GUIGNARD et C°

32, Grand St-Jean, Lausanne.

Pianos des premières fabriques suisses, françaises et allemandes ; pianos système américain à cordes croisées de toute solidité ; son magnifique. Pianos d'occasion. — Vente et location aux conditions les plus avantageuses.

HARMONIUMS

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY